

## POUR L'HISTOIRE D'UNE AMITIÉ : MAX AUB - EMMANUEL ROBLÈS.

Ignacio Soldevila Durante

Professeur émérite

Université Laval, Québec.

Dans le témoignage écrit par Emmanuel Roblès et paru dans *Cuadernos Americanos* en 1973 après la mort de Aub, il affirme qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois à Paris, chez Arturo Serrano Plaja, leur ami commun. Mais les dates données par Roblès ne s'accordent pas avec ce que nous savons des voyages de Aub en France. Aub s'est nationalisé mexicain en 1955, mais il avait déjà voyagé auparavant -1954- avec une accréditation du gouvernement mexicain. Roblès, en parlant de sa visite à Aub à Mexico à l'été 1954, affirme que cette rencontre parisienne avait eu lieu « deux années plus tôt ». Est-ce une erreur de Roblès, ou en effet, Aub s'était servi de ces papiers mexicains pour entrer en France en 1952? Un mot de la toute première lettre de Roblès à Aub nous laisse songeurs: « Mi muy admirado Max Aub: Aquí estoy desde el sábado y me gustaría muchísimo conocerle y saludarle. »<sup>1</sup>

Peut être la réponse définitive se trouve dans les cahiers où Max Aub, sa vie durant, tenait son journal intime; il est aussi probable que pendant l'été 1954 on y trouve des notations concernant la rencontre avec Roblès à Mexico, chez lui. Mais ces cahiers sont loin d'avoir été publiés en son intégrité. Tout ce que je peux affirmer aujourd'hui c'est que dans les deux volumes édités par Manuel Aznar et dans la sélection faite par Joaquina Rodríguez Plaza et Alejandra Herrera pour composer leur « conversation post-mortem » avec Aub dans une *Antología de relatos y prosas breves de Max Aub* (México, Universidad Autónoma Metropolitana, Unidad Azcapotzalco, 1993) on n'y retrouve pas de trace de ces deux rencontres. Et pourtant, c'est celle de 1954 qui a marqué le début d'une amitié de plus en plus forte. Roblès, dans son éloge funèbre, le confirme. Déjà dans la première lettre qu'il adresse à Aub, à son retour à Alger début octobre 1954, Roblès fait allusion à des rencontres avec des intellectuels mexicains que Aub semble lui avoir facilité: Octavio Paz, les frères Thibon, Arnaldo Orfila. Il écrit aussi: « Qu'il me soit permis, mon cher Max, de vous remercier pour toutes vos attentions au cours de mon séjour à Mexico. Elles m'ont touché plus que je ne saurais le dire et j'ai retrouvé en vous le vraie[sic] visage de l'amitié. De telles rencontres sont toujours fertiles et donnent confiance dans cette vie entourée de couteaux. » On remarquera que tout en le vouvoyant, il s'adresse déjà à lui par son prénom. Aub lui répond toujours par un « Querido Robles » et cette façon de commencer les lettres de part et d'autre, ainsi que le vouvoiement se poursuivront jusqu'à leur rencontre à Paris pendant l'automne de 1958, date à partir de laquelle ils se tutoient et le « Querido Emmanuel » remplace le « Querido Roblès ».

---

<sup>1</sup> Dans sa thèse doctorale, Gérard Malgat, qui a consulté aussi bien la correspondance avec Arturo Serrano Plaja, situe la première rencontre à Mexico, et la reprise de la relation avec Serrano comme une conséquence de cette visite de Roblès. On sait que lors de la période argentine de son exil, Serrano avait été en relation avec Aub dans une tentative frustrée de faire publier un livre de poèmes et un roman au Mexique. (Voir l'étude de José Ramón López dans *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, AEMIC, GEXEL, 1998, Alicia Alted et Manuel Aznar Soler, eds.

Dans le texte de 1973 de Roblès sur Aub nous pouvons lire ces détails sur leur première et unique rencontre à Mexico<sup>2</sup>:

« Fue, por cierto, en el transcurso de esta estancia de varios meses que nuestra amistad se fortaleció. Poco después, todos los días nos reuníamos y me gustaba especialmente ese don de simpatía que lo colmaba, así como me placía su imaginación abundante, desbordante. A toda hora tenía mil proyectos(...). Fue Max quien le dio color y sabor a mi estancia en México. Recuerdo nuestros paseos por la Plaza Garibaldi, nuestras visitas a los pequeños bares llenos de mariachis, nuestras incursiones por las callejuelas alrededor de la Alameda, la plaza de la Inmaculada Concepción... Cada paso era para él ocasión de evocar un recuerdo, de citar una anécdota. Siempre a la caza, sabía descubrir una esquina pintoresca, un personaje curioso o extravagante, un decorado insólito »(*Cuadernos Americanos*, CLXXXVIII,3. mayo-junio 1973, pp.88-90)<sup>3</sup>

Lors de la première visite à Mexico, les projets de coopération entre les deux écrivains ont déjà été significatifs. Il y a été question de publier une revue d'échanges culturels France-Mexique, qui s'intitulerait Umbral ( l'équivalent du nom de la maison d'édition , Seuil, qui publie les oeuvres de Roblès depuis 1951 et où il dirige la collection « Méditerranée »<sup>4</sup> ). Il se propose d'y publier *Las buenas intenciones*, le roman de Aub qui vient de paraître, projet dont il fait état aussi dans cette lettre, en annonçant à Aub que « le livre est en lecture » et explique que les rapports des lecteurs tardent à cause des vacances. Et il ajoute: « On me dit que je n'aurai pas de renseignement définitif avant le début de novembre. J'ai demandé à ce qu'on presse un peu l'affaire. Je vous mettrai immédiatement au courant. ».

Deux autres projets avaient surgi pendant cette rencontre: la traduction française du recueil de récits de l'anthropologue mexicain Francisco Rojas González intitulé *El Diosero*, dont on vient de tirer un film intitulé *Raices*, et la publication d'une anthologie de contes mexicains. Et de son côté, Aub s'est engagé à pousser dans le dos les amis du Fondo de Cultura Económica pour que leurs publications soient envoyées à Roblès, qui projette un tournée de conférences en Algérie avec comme sujet « Mexique 54 » et qui doivent être accompagnées d'une exposition itinérante comprenant des échantillons d'art populaire, photos, affiches et livres. Mais Roblès manifeste des doutes sur l'empressement des nouveaux amis mexicains, en confiant à Aub: « Je crains que les promesses qu'on m'a faites ne proviennent seulement que de la gentillesse latino-américaine, vite recouverte par l'indolence et l'oubli... »

Ce n'est pourtant que deux mois plus tard que Aub répond à la première lettre de Roblès. Pour s'en excuser il donne la réplique aux mauvais présages de son ami en affirmant tout de suite:

<sup>2</sup> J'ignore si ce texte a été rédigé en espagnol par Roblès ou si le texte en français a été traduit. On y remarque quelques imprécisions, comme par exemple, l'utilisation du mot *esquina* au lieu de *rincón* comme équivalent du français coin.

<sup>3</sup> Roblès semble s'être rendu au Mexique surtout pour assister au tournage du film de Buñuel que celui-ci, avec la collaboration d du scénariste surréaliste Jean Ferry avait écrit en prenant comme départ le roman de Roblès *Celà s'appelle l'aurore* (1952) Le film, de 1955, porte ce même titre, et les rôles titre, prévus pour Yves Montand et Simone Signoret, furent finalement joués par Lucia Bosè et Georges Marchal.

<sup>4</sup> On y trouve traduits les premiers romans de José Luis Villalonga et Camilo J.Cela, et il traduira lui même pour cette collection *El Rey y la Reina* de Ramón J.Sender, un autre exilé.

« No vaya usted a achacar mi tardanza a la indolencia mexicana, porque no asertaría[sic]<sup>5</sup> usted. Al contrario, he trabajado como cualquier vulgar anglosajón en la preparación y realización de la Feria del Libro, que es un gran éxito ». Mais en ce qui concerne les doléances de Roblès, il se limite à lui annoncer que par le même courrier il a transmis à Jaime Torres Bodet, écrivain et membre influant du corps diplomatique mexicain, les nouvelles au sujet du projet de revue *Umbral* et de l'anthologie de contes mexicains, que Roblès projetait pour mousser le rapprochement entre la France et le Mexique, objectif qui, aux dires de Aub, ne manquerait pas d'intéresser à un écrivain aussi féru d'européisme que Torres Bodet.

Mais malgré son silence, il semble que Aub se soit occupé des affaires de Roblès, car dix jours plus tard, celui-ci annonce avec ravissement qu'il a reçu finalement les livres du Fondo de Cultura et aussi cinq numéros de la revue *La Torre*, que Francisco Ayala, un autre exilé républicain, vient de mettre en route à l'Université de Puerto Rico avec l'aide de Aub, car la revue est imprimée à Mexico. Roblès le remercie pour son intervention. De son côté, il accomplira, dès le début de cette amitié, un rôle de liaison entre Max et les rares intellectuels espagnols exilés en France<sup>6</sup>. C'est ainsi qu'il refait le contact entre Aub et Arturo Serrano Plaja, qui à l'époque est de retour à Paris<sup>7</sup>. Car malgré le fait que Roblès réside en Algérie, son travail aux Editions du Seuil fait qu'il y ait toujours un pied-à-terre.

Roblès n'avait pourtant pas de très bonnes nouvelles à donner à son correspondant. *Las buenas intenciones* vient d'essayer un refus de la part de son éditeur, qui, dit-il, « me fait râler ». Mais en petite revanche, il obtient de la revue nord-africaine *Simoun* la publication de la nouvelle « Yo no invento nada » (tirée du volume *No son cuentos*) et accompagné d'un essai rédigé par Roblès, intitulé « Mon ami Max Aub », qui paraîtront dans le numéro 16, de janvier 1955.

---

<sup>5</sup> A partir de 1954, Aub dicta fréquemment ses lettres à un secrétaire mexicaine et on ne trouve pas des corrections dans les copies carbone conservés dans la Fondation Max Aub à Segorbe..

<sup>6</sup> Lire à ce sujet ce que Monique Joly écrivait dans le *Panorama du roman espagnol contemporain*: On ne saurait terminer ce survol sans préciser un point qui n'a été qu'effleuré, celui des rapports des écrivains de l'exil avec les terres où ils se sont réfugiés. Une première observation est que, contrairement à ceux de la génération suivante, aucun d'entr'eux ne s'est fixé en France et n'a même pu envisager de le faire. Quand elle n'est pas celle des camps, la France est pour eux celle de l'inconscience et de l'irresponsabilité. Dans leurs lettres, leurs nouvelles et leurs romans, ils ne l'évoquent pas sans amertume. C e n'est pas un hasard si la France apparaît à plusieurs reprises dans des épilogues dont ce que l'on retient, plus que l'évocation de quelques figures généreuses introduites dans un souci d'objectivité, c'est l'incompréhension des gendarmes et la brutalité des sénégalais: Sender dans *Cronica del alba*, Barea à la fin de sa trilogie, Andújar à la fin de *Historias de una historia*. Dans un admirable conte (*El cementerio de Djelfa*) Max Aub transcende avec un humour désespéré le niveau du témoignage anecdotique en associant deux grandes causes politiques: celle des républicains espagnols et celle des Algériens (les os des premiers sont déterrés pour faire place à ceux des seconds). *Op.cit.*, Montpellier, Etudes Sociocritiques, Université, 1979. rééd. 1996, p.120

<sup>7</sup> Serrano Plaja était parmi ceux qui comme Aub, n'étaient pas partis pour le Mexique. Il avait épousé une fille de l'écrivain français Jean Richard Bloch, et ce n'est que plus tard qu' il se verra forcé d'émigrer au Chili et en Argentine, pour revenir en France aussitôt finie la guerre mondiale. Roblès traduisit de Serrano Plaja dans les années 40 chez Charlot son *Canto a la libertad* et *Les mains fertiles*, et cet année de 1954 paraît *Galop de la Destinée* chez Seghers en édition bilingue qu'il a aussi présenté et traduit en collaboration avec Alice Ahrweiler. (voit J.R. López, loc.cit.,note 1.)

Aub prend ces nouvelles de bonne grâce, et se permet même un de ses typiques jeux de mots, mais non sans une certaine amertume:

« Mi querido Robles: Espero con gran interés el número de Simoun que será para mí un regio presente de Año Nuevo. Es triste que los lectores de las ediciones del Umbral se queden en el quicio [gond]de la puerta cuando se trata de Las buenas intenciones. No se preocupe, estoy acostumbrado y espero que algún día y con mejor ocasión, se den cuenta de que el que tenía razón era usted ».( 20-XII-1954)

La nouvelle, traduite par Lucette Chuard, est un témoignage des souffrances et des sévices infligées aux exilés dans le camp de concentration de Djelfa, en Algérie. Sa publication fut reçue dans un grand quotidien d'Alger, sous la plume de Gabriel Esquer, ex-directeur de la Bibliothèque Nationale de cette ville, comme le meilleur texte du numéro, où Aub -écrivait-il- « atteint un pathétique poignant avec un style d'une sobriété classique »<sup>8</sup>. Cette réception eut un effet stimulateur chez Aub, qui se remettra à écrire autour du même sujet d'autres récits. Ceux-ci paraîtront cette année même de 1955 dans le volume *Cuentos ciertos*. Soulignons tout particulièrement, « El limpiabotas del Padre Eterno », longue nouvelle que Aub, dans une lettre écrite quatre mois plus tard, affirme avoir voulu dédicacer à Roblès, puisque il pensait lui devoir cette soudaine reprise des souvenirs d'Algérie. ( lettre du 11-vii-55) Il insiste dans une autre lettre du 31 janvier 1956: « No me atrevía a dedicarle « El Limpiabotas del Padre Eterno » pero quiero que sepa que lo escribí para usted y más que para usted a consecuencia de la traducción del otro cuento, que me hizo volver sobre mis recuerdos africanos ».

De son côté, Roblès manifeste son désir de lire l'essai de Aub *Discurso de la novela española contemporánea* (1945), dont il vient d'apprendre l'existence, ainsi que de certains manuscrits de Paulino Masip et de Corpus Barga, deux autres amis de Aub dans l'exil américain, dont il veut connaître l'adresse. Il dit avoir entre les mains un livre de Mauricio Magdaleno, dont les premiers rapports de lecture pour l'éditeur français ont été favorables, et lui demande d'apprendre la bonne nouvelle à cet écrivain mexicain. Aub lui répondra deux semaines après<sup>9</sup>, en lui faisant savoir que le livre de Magdaleno, *El resplandor*, a été déjà traduit en presque toutes les langues. Il lui annonce l'envoi par Paulino Masip de ses livres, et lui donne l'adresse de Corpus Barga à Lima. Début mars, Roblès manifeste n'avoir pas de nouvelles de Masip, et, par contre, annonce avoir reçu *La cabeza del cordero*, le volume de récits de Francisco Ayala, qu'il juge « très bon mais difficile à placer chez un éditeur »<sup>10</sup>. Cependant, il accuse réception de la nouvelle de Aub « Confesión de Prometeo N (traducción del griego) » parue dans *Cuadernos americanos* au numéro de novembre et décembre de 1953, qui lui semble excellente et exprime la volonté de « la placer lors de mon prochain voyage à Paris, en mars ou avril ». Sauf ignorance de notre part, il ne réussira pas à le faire. Il en ira de même pour le projet de revue, car les deux éditeurs que

<sup>8</sup> La coupure est conservée dans les archives de la Fondation, mais sans aucune référence supplémentaire sur le nom du journal ou la date de publication.

<sup>9</sup> Lettre du 21 février 1955. Il s'excuse du retard causé par une intervention chirurgicale d'urgence causé par une péritonite « fulminante ». En annonçant l'envoi du *Discurso* demandé par Roblès, il le qualifie de panfleto, et à propos de sa nouvelle « Confesión de Prometeo N », dont il lui envoie un tiré à part, il dit: « Creo que podría ser un éxito en cualquier revista parisina, no del todo mío: lo compartiría muy a gusto con Esquilo »

<sup>10</sup> On ne peut pas mettre en doute le flair de Roblès: à ma connaissance, l'oeuvre d'Ayala attend toujours de trouver un éditeur français.

Roblès approche à Paris lui posent une condition qu'il ne veut pas remplir: quitter définitivement Alger pour Paris.

Pour sa part, Aub. malgré ses bonnes intentions ( « écrivez-moi fréquemment et vous verrez que je ne suis pas aussi mauvais correspondant » , lui disait dans sa lettre de décembre 54) tardera presque cinq mois à lui répondre. Et il le fait avec une excuse pour le moins sympathique: « Savez-vous pourquoi je ne vous ai pas écrit plus tôt? Parce que je vous considère déjà un peu - ou un beaucoup- comme de la famille ».

D'après mon collègue Gérard Malgat, auteur d'une splendide thèse doctorale sur Aub, et qui a pu copier à Paris quelques lettres qui ne se trouvent pas à Segorbe, et dont il m'a généreusement envoyé photocopie, dans cette lettre datée 11 juillet 1955 Aub semble vaciller au début entre le vouvoiement habituel et un tutoiement qui ne sera pas effectif jusqu'en 1959. Il tentait peut-être ainsi de souligner cette soudaine familiarité<sup>11</sup>.

Dans une carte postale de décembre 1955, Roblès accuse réception des deux tomes de contes, « dont j'avais lu certains en *Sala de Espera*. Je les ai repris avec le même plaisir » et lui annonce le prochain envoi de son roman *Les couteaux*, « inspiré par mon séjour à Villahermosa de Tabasco », roman que Aub, dans sa lettre du 31 janvier 56, dit attendre avec très grand intérêt. Il s'y plaint du retard infligé à la rédaction de son prochain roman par des compromis de toute sorte: le décès du philosophe José Ortega y Gasset, la préparation d'une étude sur Heine (paraîtra en 1957), et la préparation d'un cours sur la dernière poésie espagnole qu'il doit dicter à l'UNAM et qui sera publiée aussi en 1957. Aub y exprime son désir de rencontrer Roblès lors de son prochain voyage en Europe: « Si todo sale como deseo, pienso pasar en Inglaterra los meses de agosto y septiembre y estar en Paris -si me dejan, es decir, si me dan el visado- el mes de octubre. Nada me gustaría tanto como poder verle entonces ». Entre- temps, Aub reçoit le roman de Roblès et le lit, mais jusqu'au 13 août il ne donnera signe de vie. Après un commentaire enthousiaste sur *Les couteaux*,<sup>12</sup> il lui confie que son voyage en Europe est encore sans itinéraire fixé. Il quitte le Mexique pour Amsterdam, de là il ira à Newcastle, en Angleterre, chez sa fille, mais il ne sait pas encore s'il pourra se rendre en France, à Paris: « Es largo de contar y una de mis esperanzas es contárselo a Ud, frente a frente, donde podamos. » Ses craintes firent douloureusement confirmées. Au consulat de France à Londres, où il tenta d'obtenir une dernière fois le visa, on lui

<sup>11</sup> Dans cette lettre on y lit ces commentaires: « Recibí un ejemplar de su teatro editado por Losada. No conocía sino Montserrat: los demás son excelentes (no diré lo mismo de la traducción de nuestro querido S.P.[Serrano Plaja], plagada de galicismo.)(...)A fines de esta semana le enviaré dos libros de cuentos, ojalá le gusten tanto como a mí sus dramas. El final de ambos libros, como verá, es algo así como el Mediterráneo visto « par le petit bout de la lorgnette ». [Il s'agit de *Cuentos ciertos* et de *Ciertos cuentos* où à leurs fins respectives paraissent « El limpiabotas del Padre Eterno » et « Confesión de Prometeo N (traducción del griego) ».] Il conseille enfin à Roblès la lecture de trois poètes espagnols qu'il a découvert récemment, et sur lesquels il prépare une étude: Blas de Otero, Eugenio de Nora et Victoriano Cremer. « Son la mejor expresión de una nueva-vieja España que debe conocerse fuera »

<sup>12</sup> « Me gustaron mucho sus « cuchillos ». Qué no daría por poder construir un relato con la precisión con que ha hecho funcionar, a la perfección, el suyo. Quien se coja en su engranaje pierde mano, brazo, y cuanto se tiene. ¡Qué buen aceite, qué bien engrasado! ¡Cómo, una vez puesta en marcha, rueda su historia, que es, en su trasfondo la de tantos que ya no saben para qué sirve la vida. Círculo cerrado . Les couteaux me devoraron el día que los recibí ».

dira que son nom figure dans une « liste d'interdits de séjour ». Il devait s'en douter, car l'année précédente, sa mère, Française de naissance, s'était vu refuser le visa pour aller visiter sa soeur Anna à Paris, et son épouse n'avait pas eu droit à un visa de transit pour se rendre d'Espagne en Angleterre, sous prétexte que sa fille Mimin, mariée à un Britannique, et but de son voyage, était communiste. Le commentaire de Aub est cinglant: « ¡Qué bonita vuelta! ¡Oh, fuerza de la juventud! ¡Los padres pagando los pecados imaginados de los hijos! »(*Diarios*, 19-juillet-1955) La rencontre avec Roblès, donc, n'aura pas lieu. Car de son côté, celui-ci doit reporter un projet de voyage au Mexique (lettre du 2 sept.) puisque « les événements d'Algérie font obstacle. De toute façon, j'intrigue très fort pour obtenir ce que je veux. Attendons ».

Mais revenons au 2 mars 1955, lorsque Roblès écrit: « Cet été, amigos, vous m'avez fait une belle peur avec votre tremblement de terre. La presse parisienne a décrit le désastre avec tant de réalisme que j'ai bien cru vous avoir tous perdus (...)J'ai été bien soulagé d'apprendre que vous vous en étiez tous bien tiré.» Dans sa réponse, Aub, en bon habitué aux fureurs du sous-sol mexicain, oublie toute référence à l'événement. Il lui annonce l'envoi de son nouveau volume *Una nueva poesía española*, et lui demande au nom d'un journal de Villahermosa (Tabasco) l'autorisation pour publier en feuilleton le roman de Roblès *Les couteaux* à titre gracieux. Mais Roblès avait déjà signé avec un éditeur argentin qui le publiera peu de temps après dans une traduction de Delfin Leocadio Garasa et se doit de refuser son permis. Aub, pour sa part, lui signale avoir fini le roman dont il s'était plaint de voir retardé. Et il le mentionne comme son « novelón », sans en donner le titre et lui dit qu'il ne sera pas publié avant six mois. Pour sa part, Roblès ( 31 octobre 1957), annonce n'avoir pas reçu *Una nueva poesía española*, et se plaint, une fois de plus, que son désir d'obtenir de l'UNESCO un poste au CREFAL de Patzcuaro - « but final de toutes mes ambitions, et qui nous rapprocherait », n'est pas agréé par cet organisme des Nations Unies, qui lui offre, en échange « 36 postes en Amérique du Sud »<sup>13</sup>. Et ajoute: « N'oubliez pas de m'envoyer un exemplaire de votre nouveau roman des sa publication » Il s'agissait en fait de *Jusep Torres Campalans*, qui parut, en effet, non pas six mais neuf mois plus tard.

Or, il me semble que, dans un premier temps, Roblès ait été une victime de plus du canular que ce magnifique roman enfermait. Comme tout le monde sait aujourd'hui, Aub, dans ce livre, en plus de bâtir un vaste panorama romancé de la peinture d'avant-garde, plein d'une acide lucidité, joue avec les récepteurs de son texte en l'écrivant et le faisant éditer avec toutes les apparences d'une monographie d'art, sur le modèle des volumes de l'éditeur suisse Skira, y compris la reproduction des dessins et tableaux de ce peintre aussi imaginaire que vraisemblable, que Aub lui-même a réalisé. Il semble que Roblès n'avait pas été prévenu, comme d'autres vieux amis français qui ont coopéré à faire marcher le canular, et conséquemment il n'a pas fait le rapport entre l'annonce du « novelón » faite presque un an plus tôt, et le moment où, après l'avoir reçu, il accuse réception du volume. En voici les termes:

Cagnes (près de Nice), le 28 août 1958

Mon cher ami, j'ai reçu votre magnifique ouvrage sur Torres Campalans que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer. Quel curieux et grand artiste. Votre texte l'éclaire sous tous ses aspects, et

<sup>13</sup> Dans une autre lettre du 22 décembre 1957 il revient sur sa candidature pour Patzcuaro, poste auquel il postule toujours sans succès. Il ajoute: Je suis loin des dieux. Pourtant j'aimerais vivre un an au Mexique. Tant pis..

la très belle présentation de l'ouvrage en complète le sens grâce aux reproductions. Vraiment je suis très heureux de posséder ce livre et je vous prie de croire que vous m'avez fait un vif plaisir.

Il sera plus tard question de ce roman de Aub dans la correspondance, mais il est probable que lors de la rencontre à Paris des deux familles fin de septembre début octobre suivants, alors que cette amitié prend son définitif envol, le quiproquo ait été mis au clair<sup>14</sup>.

Entre la lettre de décembre 57 et la suivante, celle du 28 août, la tragédie s'est abattue sur Roblès et sa famille. Ils ont perdu leur fils de 16 ans dans un accident, dont il ne donne aucun détail. Mais dans un texte écrit par un jeune écrivain Algérien, Jean-Philippe Ould-Aoudia, camarade de classe de Paul, le fils de Roblès, il y est question de l'engagement de toute la famille Roblès dans la cause des Algériens. Sur le fils il dit:

« Le F.L.N. décrète la grève générale pendant huit jours à partir du lundi 28 janvier 1957. Pour que je ne sois pas seul dans ma classe à suivre le mot d'ordre du Front, Paul Roblès fait la grève avec moi toute la semaine.(...)lorsque le professeur principal m'a envoyé chez le Censeur du Lycée Gauthier, Paul m'y a accompagné en disant qu'il avait été absent une semaine pour les mêmes motifs que moi. Cela pour éviter à moi-même et à mes parents bien des ennuis. Je n'oublierai jamais cette solidarité dans ma solitude de gréviste. Il faut dire que Paul était à la bonne école. »

(Et il poursuit son témoignage en racontant d'autres courageuses interventions de M. et Mme. Roblès en faveur des Algériens)<sup>15</sup>. Mais la mort de leur fils change radicalement la donne, et ils décident de rentrer, alors que la guerre en Algérie bat son plein, avec leur toute jeune fille, Paulette. Comme affirme Roblès dans cette lettre du 28 août 1957, « j'ai refusé de vivre dans une ville et un décor où tout me rappelait un drame dont je ne peux guérir ».

Même dans ces tragiques circonstances, Roblès n'oublie pas ses projets littéraires. Dans cette lettre du 28 août, il manifeste encore une fois son « regret de n'avoir pu imposer aux Editions du Seuil votre livre *Les Bonnes intentions* ». Et d'autre part, il demande à Aub d'insister au Fondo de Cultura, dont il continue de recevoir sa *Gaceta* mensuelle et où l'on annonce des ouvrages qui lui semblent pleins d'intérêt pour le public français, pour qu'on lui envoie « les ouvrages d'imagination » qu'il publie, pour « éventuellement les caser soit aux Editions du Seuil, soit dans toute autre maison amie », et ce malgré l'état de l'édition française qui rend difficile les résultats, « mais de toute façon ma volonté est entière » affirmera-t-il. Un état qu'il semble attribuer à la guerre d'Algérie succédant à celle de l'Indochine, et qui « met en désarroi le peuple le plus équilibré de la terre. Quelques siècles de cartésianisme ne suffisent plus pour lui permettre de juger les causes de ces bouleversements ».

C'est dans ces circonstances, un mois et demi plus tard, que les deux familles se sont rencontrées à Paris, dans l'appartement que les Roblès ont acquis à porte de Saint-Cloud. Ces douloureuses épreuves, partagées par la famille Aub, qui viennent enfin d'obtenir la permission de se rendre en France, ont fortement scellée leur amitié pour toujours. Quand Roblès et Aub se rencontrent à Paris, celui-ci vient de passer par une dure épreuve: Il a pu rencontrer sa mère fin

<sup>14</sup> Il me semble en avoir la preuve dans la dédicace du livre *L'Horloge suivi de Porfirio*, où on lit: « A Max Aub, en souvenir de son passage à Paris et d'une joyeuse soirée à Boulogne. Affectueusement, E.Roblès ». La dédicace se complète avec un portrait de Max Aub au stylo Bic, avec ces mots: « Pour saluer Jusep Torres Campalans ». Et la date: 1/10/58.

<sup>15</sup> « Algérien, dans la guerre d'Algérie. » *Les Carnets de l'Exotisme*, nn.19-20, Poitiers, 1997, pp 35-39

septembre à Cerbère, dernière gare du chemin de fer reliant le sud-est français avec la Catalogne par le même tunnel rendu tristement célèbre lors de l'exode des républicains en janvier 1939. Dure, paradoxalement, car sa mère jugeait que ses difficultés pour se rendre en France, dont nous avons fait mention auparavant, étaient la faute de son fils. Cette rencontre a été en quelque sorte transposée dans son récit « El remate », publié en 1961, et repris dans le volume *Historias de mala muerte*.

Deux mois après, Roblès et son épouse Paulette visitent l'Espagne, où il n'avait pas remis les pieds depuis 1935, selon ses propres mots ( lettre du 6 janvier 1959) . Il y prévient à son ami: « J'ai trouvé là-bas les changements que tu imagines et ceux que tu n'imagines même pas. Je t'en parlerai à ton retour ici.(...)Et que tu puisses à ton tour faire le voyage de Madrid un jour prochain. »

Dans sa lettre suivante, du 6 avril 59, Aub fait l'éloge des récits de *L'homme d'avril*, qui vient de paraître<sup>16</sup> et communique à Roblès des éléments de sa correspondance avec Manuel Tuñón de Lara, l'historien espagnol en exil en France, qui concernent l'hispaniste Claude Couffon, et Roger Caillois, mais, à défaut de réviser cette correspondance, ces propos demeurent pour nous sibyllins. Mais ce qui y est très clair ce sont les marques d'affection que M. et Mme. Aub leur envoient à l'occasion: « Mi mujer se une a mí para saludos muy afectuosamente, lo mismo a tu esposa que a tu encantadora hija. Dile que nos acordamos mucho de ella. El gran abrazo de siempre, Max »

Rien n'est conservé de leur correspondance entre avril 59 et le 21 janvier 1960, date à laquelle Roblès, tout en le remerciant pour l'envoi des contes mexicains de Aub<sup>17</sup>, parus fin août, lui parle de la mort de Camus, comme nous verrons plus tard. La lettre suivante, de Roblès aussi, date de trois mois plus tard, et il y parle une fois de plus des contes mexicains<sup>18</sup>. Sans le nommer, il parle du *Jusep Torres Campalans* lorsqu'il lui demande: « Quand paraîtra ton roman chez Gallimard? Sans doute pour le début de la saison prochaine? Il ne serait pas bon qu'il sorte en librairie en cette fin d'année littéraire où il risque de subir l'atmosphère de pré-vacances. » Pour enchaîner ensuite avec une information qui aurait permis à Roblès, si Aub ne l'avait déjà fait, comme je le suppose, à l'automne 58, de tout savoir sur le canular: « Ah, dans *Insula*, le dernier numéro (160, de mars), je lis une étude à toi consacrée par Soldevila Durante(..)J'en apprends beaucoup sur toi. Mais j'en sais tout de même assez déjà pour accueillir ton Campalans lorsqu'il

---

<sup>16</sup> Por fin he podido leer completo *L'homme d'avril*. ¡Qué buen cuento! Y qué buenos cuentos los otros. Da gusto tener amigos que, además, sean tan buenos escritores...

<sup>17</sup> Merci pour tes contes mexicains, tous vigoureux, savoureux, teintés de tendresse ou d'ironie. Avec plaisir j'ai retrouvé l'histoire des poissons blancs de Patzcuaro que j'avais lu, mais où? (..)De toutes manières, c'est excellent.

<sup>18</sup> (30 avril 1960)Avec beaucoup de délectation j'ai lu tes nouvelles mexicaines qui sont d'un authentique et merveilleux conteur. Tu sais combien ce genre littéraire m'est cher et combien je déplore qu'en France il existe envers lui une telle désaffection. Mais n'importe, je suis fort satisfait de voir que bien des écrivains de prestige illustrent ce genre. Tu comptes parmi ceux que j'apprécie le plus. Ta verve, un certain humour rentré, une virtuosité de très bon aloi et un style élégant et souple font merveille dans ces récits. J'avais lu dans *Sala de Espera* « Los peces blancos de Patzcuaro », et ce conte me ravit.

paraîtra, et dire beaucoup de mal de toi dans la presse. »<sup>19</sup> Dans cette lettre, de la main de Mme. Roblès, un long post-scriptum manifeste encore l'affection que unit les deux familles.

Un autre vide épistolaire nous amène au 17 septembre 1960, alors que Roblès accuse réception, à son retour des vacances en Italie, du volume *La verdadera historia de la muerte de Francisco Franco y otros cuentos*<sup>20</sup>. Il y manifeste aussi l'attente de la parution du *Jusep Torres* chez Gallimard, et lui donne des nouvelles « de tes confrères exilés à Paris: Serrano Plaja va publier un recueil de poèmes chez Oswald, Luis Landínez, avec qui j'ai parlé longuement de toi et de tes Campos, qu'il admire, prépare un récit sur ses emprisonnements ».<sup>21</sup>

Suivra une courte lettre de Aub (24 sept.1960) où il lui annonce son prochain voyage à Paris, pour assister « al parto » du *Jusep Torres Campalans*, qu'il annonce pour la fin octobre, et qui leur permettra -dit-il- « tener ocasión de vernos antes de lo que esperabas. Nadie se alegra más que yo ». En fait, le lancement sera retardé d'un an, et il n'en est plus question dans leur correspondance, mais une lettre de Aub, probablement de juin 1961 ( elle n'est pas datée, mais la réponse de Roblès est du 9 septembre 1961) dit ceci: « Hace un mes que estamos aquí y ya me parece un año<sup>22</sup>. ¿Cómo estás? Nos acordamos mucho de vosotros, de vosotros tres. Lo pasamos bien en Inglaterra y en Nueva York (firmé con Doubleday) » C'est une allusion à la future version en anglais du *Jusep Torres Campalans*, qui paraîtra l'année suivante (1962). Ils ont du certainement se rencontrer à cette occasion. Il demande, p.ex., à Roblès s'il a déjà fini son roman. Il s'agit probablement de *Le Vésuve*, paru cette même année, et dont ils ont dû en parler lors du nouveau séjour de Aub à Paris pour le lancement de son livre et de l'exposition de tableaux qui l'accompagnait<sup>23</sup>.

Dans cette lettre il est question aussi de la décision de l'éditeur parisien Stock de publier *Las buenas intenciones*, qui est toujours sans traduction. Et Aub propose:

« Lo que más me gustaría es que la tradujeras. Pero no me atrevo a proponértelo. Si tuvieras tiempo y ganas háblale a Bay por teléfono. [André Bay]. Marrast tiene mucho trabajo y no podría entregar la traducción hasta los primeros días del año próximo. Marrast es muy buen traductor pero, por muchas razones, preferiría que fueras tú. Ya sé que me vas a decir que no. »

C'est la réponse de Roblès de septembre 61 qui nous fixe sur la date approximative de celle de Aub. Car il lui dit, après avoir énuméré les lieux de son dernier long voyage à travers l'Italie et la Grèce: « Non, je ne pourrai traduire ton livre, et il ne faudra pas m'en vouloir. Cette année va être pour moi terriblement chargée de travail ». Et il lui suggère un autre traducteur de

<sup>19</sup> Nous n'avons pas trouvé aucun article de Roblès sur ce roman. Faut-il attribuer à un possible malaise causé par sa condition de victime du canular le fait de son apparent silence?

<sup>20</sup> Cet après-midi je me suis reposé chez moi. J'ai bloqué le téléphone, expédié ma femme et ma fille au cinéma, et, bien calé dans mon fauteuil, coupé de Paris et du monde entier, coupé aussi du froid de l'automne, j'ai passé de bonnes heures en ta compagnie. « Leonor » m'a beaucoup plu et c'est déjà un petit roman. J'ai apprécié aussi « La verdadera muerte », « Las sábanas » (de bien beaux draps!)

<sup>21</sup> Plus loin (lettre de Roblès, 20-avril 1963) il sera de nouveau question de Landínez.

<sup>22</sup> Selon les extraits de son journal publiés, en mars était en Italie, le 26 mai à New York, et le 10 juin à Mexico..

<sup>23</sup> Qu'ils se sont vu est confirmé par une phrase du 20 sept.61: « Nada me ha dado tanto gusto como vernos cara a cara ».

ses amis, Raphael Ferra, agrégé d'espagnol en Algérie. Mais ce sera finalement Robert Marrast qui en sera le traducteur. *Les bonnes intentions* va paraître rapidement, en 1962.

Par sa réponse du 20 septembre 61, il semble confirmé que cette année 1961 Max et sa femme ont visité aussi la Grèce et l'Italie. Sans attendre une lettre de Roblès, un mois plus tard Max lui écrit avec enthousiasme au sujet du roman *Le Vésuve*, qu'il vient de lire<sup>24</sup>

Une échange de deux lettres couvre ensuite la période comprise entre janvier et mai. Celle de Roblès est une lettre de souhaits pour l'année 62, et l'annonce d'une imminente arrivée de Buñuel en France pour tourner un film d'après Jean Giono. Dans un post-scriptum Roblès lui fait savoir que Arturo Serrano Plaja se trouve à Madison (Wisconsin) depuis septembre 61, et que son roman *Le Vésuve* en est rendu à 30.000 exemplaires, donnant ainsi raison de la justesse du jugement de Aub. Il y annonce aussi que le roman aura une suite avec les mêmes personnages.

Huit jours plus tard Aub félicite Roblès pour le succès du roman, exprime le désir de voir vite achevée la suite, et lui dit qu'il est déjà en contacte épistolaire avec Serrano Plaja. Mais par rapport à Buñuel, il le contredira: « Buñuel empieza a filmar aquí la semana próxima, y no hay nada firmado para la película de Giono ».

Sans réponse de Roblès, le dix mai 62 Aub lui fait part d'un programme qu'il vient de réaliser à la télévision universitaire, qu'il dirige, à propos de l'Algérie et de Mouloud Feraun, un ami fraternel de Roblès, assassiné le 15 mars de cette année en compagnie de Salah Ould-Aoudia, le père de Jean Philippe, plus tôt cité au sujet du fils de Roblès. Dans la même lettre, il lui annonce la mort à Mexico d'un poète de l'exile, Emilio Prados, et le projet d'une revue littéraire bilingue organisée par le Centre de Xalapa(Veracruz) de la Fédération des Alliances Françaises, *Les Cahiers de l'Atlantique*, pour laquelle il lui demande une collaboration. Dans le premier numéro paraîtra « Naissance d'un personnage » de Roblès, rédigé pour l'édition de luxe de son roman *Cela s'appelle l'aurore*. On y trouve aussi « André Malraux, d'un certain angle », une conférence que Aub avait enregistré début octobre 62 à Montréal pour la Télévision française du Canada.

Neuf jours plus tard, Roblès le remercie pour ses « fraternelles pensées », confirme que pour sa femme et pour lui la mort de Feraoun a été un choc terrible, et lui dit que sa première tâche va être la publication du Journal de son malheureux ami, que sa famille lui a confié. Il apparaîtra cette même année dans la collection que Roblès dirige toujours au Seuil. Sur les

---

<sup>24</sup> (23 oct. 1961) Querido Emmanuel: Recibí y leí el mismo día El Vesubio. Es de lo mejor que has escrito. Silvia es, entre tus heroínas, y tienes muchas, de las más acabadas. Difícilmente se olvidará. Al leer la novela me has dado perfecta cuenta de los titubeos, de las dificultades del novelista para resolver el problema crucial con el que has tenido que enfrentarte en las últimas cincuenta páginas. ¿Qué hacer? ¿Dejar morir al protagonista en su vuelta al frente, dando a tu obra un tinte agrio y feroz, que seguramente no querías? ¿Hacer de él un desertor? Tampoco. Has hallado un punto medio que da a la obra un hálito vital, yendo en contra del melodramatismo en que la mayoría hubiese caído. Lo que por otra parte te ha dado la posibilidad de redondear la figura de Silvia. A menos que esté equivocado y supieras desde el primer momento que ese era el desenlace. Pero no lo creo. Por otra parte, las historias intercaladas, los recuerdos, las imágenes de la guerra son de lo más « percutante » que has escrito. Ignoro lo que los demás vayan a decir, pero para mí es de tus obras más considerables y te felicito fraternalmente. No sabes cuánto y cuánto me alegra que hayas conseguido escribir una obra más a tu propia altura. »

rapports entre les deux familles est significative la fin de cette lettre: « Nous vous embrassons très affectueusement Peua et toi. Jacqueline te fait les grimaces d'usage...Emmanuel ».

Cinq mois passent sans que Aub n'y réponde, et le deux novembre Roblès s'en plaint dans une lettre qui louange l'excellente traduction faite par Marrast de *Les bonnes intentions*. Une fois de plus, Roblès a du annuler un séjour au Mexique, cette fois-ci pour un film dont « l'affaire a raté ». La réponse de Aub tarde un mois. Il vient de rentrer de son voyage au Canada et aux Etats-Unis. Il a assisté à Québec à une représentation de sa pièce en un acte *Los muertos*, traduite en français. Dans son journal du 21 octobre il note : « Los muertos en francés. Mi sorpresa, auténtica. Sea porque lo hacen bien, me satisface y aun me emociono »(1998:335) Cette représentation devait lui suggérer une suite qui porte le même titre, mais en trois actes. Aub raconte à Roblès l'événement, et lui parle aussi du succès de l'exposition Campalans lors du lancement de la traduction anglaise chez Doubleday. Et il se plaint que ces succès ne se soient pas reproduits à Paris pour *Les bonnes intentions*, ce qui lui fait ricaner : « Es una lástima. Por lo visto hay que estar ahí para regar la maceta.¿Qué se puede hacer? »(30 nov. 1962)

Il y a un autre vide dans la correspondance conservée. Le 20 avril 1963 Roblès accuse réception d'un programme de Radio Universidad que Max lui envoie, où il était sans doute question du passage sur les ondes d'une pièce de Roblès<sup>25</sup>. Il l'en remercie « pour le témoignage d'amitié et de fidélité qu'il m'apporte ». Et manifeste son désir d'obtenir une copie de l'enregistrement pour pouvoir écouter la pièce en espagnol. Il lui fait savoir qu'il vient de finir sa nouvelle pièce en quatre actes *Plaidoyer pour un rebelle*, déjà prête à être représentée à Bruxelles et à Munich en traduction allemande. De plus, il lui notifie que *Montserrat* va connaître une version cinématographique pour l'hiver prochain réalisée par la Fox. Et sans se rendre compte qu'il tourne le fer dans la plaie, il lui demande: « Pourquoi le Théâtre des Nations ne monte-t-il pas ton San Juan? Ils donnent cette semaine un spectacle jumelé Solorzano/Arreola . Ton *No* ou ton *San Juan* devra bien un jour nous être présenté. »<sup>26</sup>

Dans cette même lettre, Roblès écrit à propos de Luis Landínez, dont nous avons déjà parlé auparavant: « J'ai appris la mort de Luis Landínez à Madrid. Tu le connaissais bien. Nous avons tous diné ensemble près de ton hôtel. » En fait, on savait que Landínez avait été trouvé mort à la gare du Nord à Madrid, dans un train qui venait d'arriver d'Oviedo. On avait parlé officiellement d'un arrêt cardiaque. Aujourd'hui on croit savoir que les services secrets de la police franquiste n'ont pas été étrangers à la fatale défaillance du coeur de ce malheureux écrivain qui osait se vanter dans les *tertulias* madrilènes d'appartenir au P.C. (voir les Mémoires de Charles David Ley, diplomate britannique ) et qui était considéré à Paris, nous l'avons vu, comme un exilé.

Aucune réponse de Aub n'est conservée, mais ils ont eu occasion de s'en parler, car Aub et Roblès se sont rencontrés à Paris fin juin début juillet. Le 30 sept. Roblès annonce avoir reçu un nouveau Campo. ( *Campo del moro*, sans doute)<sup>27</sup> et donne des nouvelles sur Buñuel, qui

<sup>25</sup> Par la lettre du 11 septembre nous savons qu'il s'agissait de *Montserrat*.

<sup>26</sup> Ce n' n'est qu'en février 98 que *San Juan* sera présenté en Espagne. Pour ce qui est de *No*, exception faite d'une seule représentation par un groupe d'amateurs à Valence, elle attend toujours en cette fin d'année 2002.

<sup>27</sup> (30-sept.1963) « Bravo pour ce nouveau Campo qui s'ajoute aux trois autres pour compléter le panorama de la tragédie espagnole. Le mélange Histoire-histoire est dosé avec art. »

tourne *Le Journal d'une femme de chambre*, et sur la présence de Rafael Alberti à Paris. Sa phrase « Malheureusement je ne le connais pas » est reprise par Aub quatre jours plus tard dans une courte lettre:

« Gracias por tus frases acerca del último Campo. Si ves a Buñuel me lo saludas y si tienes ganas de ver a Alberti, creo que lo mejor sería que llamaras por teléfono a Marrast (Robinson 36-78) que es su traductor y debe saber dónde para. Te mandaré un Montserrat como regalo de Navidad. »

Suit un post-scriptum à la main que Malgat a retracé dans l'original conservé à l'IMEC de Paris, et par lequel nos savons que Aub et Roblès se sont rencontrés cet été là: « No hace más que tres meses que estuvimos juntos y ya me parece una eternidad. Lo dejo porque tengo ganas de veros. » Et par une notation de son *Journal* en date du 4 juin nous savons aussi que lors de ce voyage il avait passé deux jours -probablement à Paris- avec Rafael Alberti et sa femme María Teresa León.

En décembre 63, Aub lui envoie son *Correo de Euclides*, ce « périodique conservateur » et unifolié qu'il envoyait à ses amis depuis 1961 en guise de voeux pour le nouvel an, et Roblès l'en remercie ce même mois de décembre et souhaite les revoir à Paris bientôt. Tout en lui annonçant que *Montserrat* est jouée ce mois à Tokio et à Dakar, il insiste: « J'attends de pied ferme la bande promise. Gracias! »

Ce n'est que le 17 avril que Aub écrit cette fois-ci. Il lui envoie copie d'un texte écrit par Tuñón de Lara qu'il vient de faire passer à Radio Universidad, et qui parle du dernier roman de Roblès, *La remontée du fleuve* (Seuil 1964)<sup>28</sup> On y trouve encore d'autres mots d'amitié: « Tengo muchas cosas por delante pero tengo la esperanza de que nos veamos el año próximo. Nos acordamos muchas veces de todos vosotros por la sencilla razón de que os queremos... Grandes y fraternales abrazos. »

Ces manifestations méritent six jours plus tard deux lettres, l'une de Roblès, l'autre, de Paulette, sa femme. Roblès parle de ses nouveaux voyages en Afrique Noire en Roumanie et au Portugal, et d'un film avec les Algériens dont le scénario qu'il a signé est déjà accepté. Cette affaire dit-il, leur permettrait de passer les vacances de 65 au Mexique. Pour sa part, Paulette leur parle de sa fille, et de l'achat de l'appartement avoisinant « si bien que nous sommes au large. Il y a une grande pièce où s'entassent les disques et vous aurez à découvrir de bien beaux enregistrements entr'autres »

Entre temps, Aub leur envoie la nouvelle édition de *Geografía* et son *Juego de Cartas*. Au retour de leurs vacances, Roblès en accuse réception<sup>29</sup>. Aub répondra en expliquant que le *Jeu*

<sup>28</sup>Recibí tu novela que leí el mismo día, la misma noche. Es un libro estupendo, lleno de dolor personal y de esperanza. Que es opinión general te lo demuestra el texto de Tuñón de Lara que acabo de pasar por Radio Universidad y que te incluyo.

<sup>29</sup> ( 2 sept. 64) « J'ai trouvé sur ma table tes deux ouvrages, *Le Jeu de cartes* et la *Géographie* dont je possède l'édition originale. Cette édition-ci est savoureuse en tout point et d'une présentation qui me ravit. Pour le roman je vois que tu as renchéri sur Marc Saporta. Nous avons joué loyalement le jeu avec Paulette et les effets sont

était écrit depuis longtemps et qu'il n'avait pas voulu le publier auparavant précisément à cause de cette coïncidence fortuite avec le livre de Saporta, qui, pour sa part, lui avait dit que cela n'avait aucune importance. Mais ce n'est que plus tard que Aub devait trouver éditeur pour cette entreprise risquée. Roblès et Jacqueline insisteront: « tâchez de ne pas oublier notre rendez-vous en 65 »

Il faut croire que les deux familles se sont rencontrées en avril 1965 en France, où Max est membre du jury de Prix International de Littérature à Valescure, et du festival de Cannes ce même mois. Mais rien ne transpire ni dans la partie éditée du *Journal* de Aub, ni dans la correspondance, qui connaît une très longue interruption, qui va de janvier 65 (dernière lettre de Aub annonçant leur voyage et le souhait de rencontre) à octobre 1968, avec une lettre de Roblès qui à son tour lui annonce la visite de son ami Yvan Andouard « à qui je me suis permis de donner ton adresse. Ce que tu feras pour lui me fera plaisir personnel et d'avance je t'en remercie » . Aub lui répond une semaine plus tard. Il n'a pas eu de nouvelles d'Andouard, et lui parle du livre sur Buñuel qu'on lui a commandé, tout en souhaitant s'entretenir avec Roblès à ce sujet.

Un autre vide de huit mois avant une nouvelle lettre de Roblès (17 juin 1969) qui demande un exemplaire de livre de Aub *Guía de narradores de la revolución mexicana*, où il y a un commentaire sur le roman de Roblès *Les couteaux*. Il parle d'un nouveau projet de revue, *Périples*, où il compte consacrer un numéro à *Yo vivo*, « texte que j'apprécie très fort, tu le sais », donne de nouvelles de la famille et d'une rencontre avec l'hispaniste Claude Couffon: « bien entendu, il n'a été question que de toi. » La lettre finit par un impératif « Ecris! » , dont la réponse dans les deux archives n'apparaît pas. Malgat a trouvé à l'IMEC une courte lettre écrite au stylo bic bleu et daté du 24 juillet, dans laquelle Aub, de Paris, communique aux Roblès qu'il sont partis de Mexico depuis trois mois, et qu'il essaie depuis un mois de les rejoindre au téléphone, sans succès; et que, conséquemment, il se voit forcé de faire ce que lui dérange (fastidia) le plus, à savoir « écrire un mot, oui, s.v.p. » pour leur demander de le rejoindre au Grand Hôtel des Etrangers, 2, rue Racine, chambre 20. Se sont-ils finalement rencontrés? Dans les archives on ne retrouve pas tout, comme le prouve la longue lettre suivante, rédigé par Paulette plus d'une année plus tard (21-oct.1970). Elle dit rentrer le jour même du Canada où la famille se trouvait depuis le premier du mois et où Roblès va demeurer jusqu'au 10 novembre<sup>30</sup>. Elle ajoute: « Je lui écris immédiatement pour lui faire part de la lettre de Max au sujet de *Montserrat*, lettre dont je le remercie et qui prouve, une fois de plus, la vigilance de son amitié.» Il y était question d'un « pillage littéraire », que elle juge « hélas, répandu un peu partout et [contre lequel] les malheureux écrivains ne sont guère armés pour se défendre ». Le lendemain de la rentrée de Roblès à Paris, il écrit à Max sur le même sujet. Une télévision mexicaine a présenté sa pièce et la Société des Auteurs français n'a reçu en février que trois dollars.. Il ajoute: « je suis de la même manière pillé aux USA, au Liban et ailleurs » . Le 21 décembre Aub écrit:

« Efectivamente, no tenemos nada que hacer para que nos paguen algo por nuestro trabajo todos esos desgraciados comerciantes de la literatura . Lo que no se va en burocracia se va en mala fe. No

---

divertissants et suprenants aussi. Je constate que ton génie inventif garde intacte sa force et sa malice » [Le livre de Saporta, *Composition N° 1*, avait paru en 1962.]

<sup>30</sup> Du séjour au Canada il reste un volume publié par l'Université de Sherbrooke contenant les actes d'un colloque sur *Le roman contemporain d'expression française* en 1971, et qui reproduit deux interventions de Roblès.

es negocio. Lo bueno es que hace mucho que se sabe, y nosotros dale que dale. Nos está bien empleado por tontos »

Presque une année plus tard, une lettre de Roblès propose à Aub de faire partie d'un jury italien, Calabria, dont il est déjà membre, et qui prime annuellement un livre étranger inspiré par l'Italie, prix dont Roblès avait déjà été récipiendaire. Les succès académiques de sa fille Jacqueline et son premier emploi avec le Comité International Olympique occupent une bonne partie de cette lettre de Roblès qui semble avoir été la dernière adressée à Aub. Il y donne aussi des nouvelles de ses nombreux voyages, de ses succès comme auteur de théâtre, et finalement expose son projet de publier un volume réunissant ses articles sur des écrivains espagnols, au cas où cela intéresserait un éditeur mexicain. C'est aussi en novembre 1971 que Aub lui écrit une réponse où il manifeste son plaisir en recevant la lettre de son ami avec de si bonnes nouvelles. Il accepte de faire partie du Jury Calabria et souhaite qu'ils puissent se retrouver à la prochaine séance, car il compte se rendre le printemps 72 en Europe, où, en plus de visiter sa fille Mimin en Angleterre, il pourra retrouver à Madrid sa fille Elena, qui avec son mari et ses enfants s'y est installée en provenance de Cuba, où ils avaient vécu pendant plusieurs années. Et pour une fois il peut aussi se vanter de ses succès: « Publico cantidad infinita de libros aquí y en España donde reimprimen los posibles. Hasta ha salido un disco. Ya os lo llevaré. Sigo trabajando en mi libro sobre Buñuel. Dentro de un mes estará en la calle uno gordísimo acerca de mi viaje a España ». Il donne un sage conseil éditorial à Roblès sur son projet d'édition, souhaite ardemment que les deux couples se réunissent en 72 « en algun sitio de esta tierra. Creo que sería hora » Et un bref avertissement de mauvais augure: « Mi salud flojea sin remedio ». Le deuxième et dernier voyage en Espagne durera de la mi-mars à la mi-juin, avec une halte à Paris et une autre en Angleterre. Se sont ils rencontrés pendant cette halte? Nous le savons grâce au témoignage de Roblès déjà cité, et qui s'ouvre avec ces mots:

«Al comienzo del último verano, Max Aub, de paso por Paris, vino a verme con su mujer. Lo encontré muy enflaquecido y con aspecto casi alarmante; pero él se cuida -me dice con jovialidad- y todo irá mejor pronto. Como de costumbre se muestra optimista, alegre, lleno de proyectos y me habla largamente de su voluminosa obra sobre Luis Buñuel, un ensayo de biografía crítica, una verdadera suma, un trabajo inmenso que espera terminar en el curso del año setenta y tres...

Y precisamente Luis Buñuel está terminando su película El discreto encanto de la burguesía en un estudio vecino a mi casa, de suerte que le propuse fuéramos a verlo en la tarde. Max se rehusa. El había hablado ya con Buñuel esa misma mañana en el hotel y le quedaba poco tiempo. Ciertamente habría sido muy interesante asistir al rodaje de una escena de esa película; pero en verdad le faltaba tiempo, y esta insistencia sobre el tiempo demasiado corto, sobre el tiempo tan medido, se graba en mi memoria. Evidentemente teníamos que comprender que él tenía pocas horas que pasar en Paris, y sin embargo, esta frase me volvió al espíritu tres semanas después. Tres semanas después, en efecto, bajando por la boca del Metro del boulevard Saint-Germain abro Le Monde y ahí, a mitad de la escalera que conduce a los andenes, entre el gentío que me zarandeaba, leo que Max ha muerto en México. Daba algunos detalles sobre su vida, citaba sus principales obras, le colocaba en el rango más alto de los escritores españoles contemporáneos y todas estas líneas formaban ese género de noticia necrológica que no significa nada. Max ha muerto. Por un momento me quedo como aturdido escuchando el estruendo de un tren que lleva a Max a las entrañas de la tierra. »

En effet, de retour à la mi-juillet à Mexico, Aub meurt chez lui le 22. Dans l'IMEC parisien Gerard Malgat a trouvé trois lettres de Mme. Aub, dont il transcrit des fragments de la première sur les crises subies par Aub pendant son voyage, et sur son décès, qui se produisit de façon foudroyante, alors qu'il attendait ses amis pour une partie de cartes. « Para él ha sido lo mejor que

le podía suceder, pero a mí me ha dejado aniquilada ». Il semble que Mme. Aub n'ait pas conservé les lettres des Roblès qui ont suivi à la mort de Aub. Elle leur écrira encore en 1973 et en 1974.

\* \* \*

Il me semble venu le moment de nous poser la question: De quoi cette amitié, qui ne fera que croître et impliquer les deux familles dans leur cercle, est-elle faite?

En premier lieu, une certaine ressemblance dans les destinées de ces deux hommes. Aub, né à Paris, français par sa langue maternelle, va se voir transplanté en Espagne, et faire ses études secondaires en espagnol dans une région bilingue, catalane et castillane. Roblès, fils d'émigrants espagnols, dont la langue maternelle sera l'espagnol, vivra dans un pays également bilingue français et arabe. Leur comportement envers leur langue maternelle sera semblable: ni l'un ni l'autre en feront leur langue de culture. Mais il est évident que, leurs rapports envers cette culture seront différents. L'Espagne est pour Roblès la terre de ses ancêtres, le pays qu'il a aimé dans sa jeunesse, et qu'il a vu se battre héroïquement pour la liberté, Il l'utilisera comme scénario de bien de ses textes littéraires, et projettera cette passion jusqu'en Amérique de langue espagnole.

Aub, par contre, en voudra toujours au pays qui avait forcé ses parents à s'exiler et les avait dépouillé de leurs biens, et qui, bien plus tard, lui infligera des prisons. Et pis encore, par la suite, et paradoxalement, un gouvernement français issu de la victoire contre celui qui avait tourmenté Aub, lui refusera son libre accès pendant de longues années, en se basant sur les fichiers de police de ce même régime pro nazi que la nouvelle France avait officiellement démantelé.

Mais l'un et l'autre ont ceci en commun: un jour ils devront quitter le pays qui est, en fin de comptes, celui de leur choix: Roblès l'Algérie, devenue indépendante, Aub, l'Espagne, transformée en dictature fasciste, et devront refaire leur vie ailleurs.

Roblès et Aub se ressemblent fortement aussi au point de vue de leur vocation littéraire. Dans un texte sur Roblès paru dans le numéro 30 de la revue algérienne *Simoun*, vers 1960, Arturo Serrano Plaja dit ceci: « Pour Roblès les deux énormes gueules qui à notre époque ont l'air de menacer tout le monde (pour qui et pourquoi écrire) semblent inexistantes ». Voilà deux questions que les intellectuels espagnols de l'exile se sont posées maintes fois, coupés comme ils le furent de tout contact avec leur public naturel par la distance, la deuxième guerre et par la censure franquiste. Il suffira de mentionner le texte de Francisco Ayala, « ¿Para quien escribimos nosotros? » (*Cuadernos Americanos*, 1949)' empreint de lucidité et de tristesse. Question qui pourrait peut-être expliquer en partie sa maigre production littéraire et celle de tant d'autres compagnons d'exil. Inutile de souligner ici que Max Aub, comme Roblès, ne s'est jamais arrêté pour cette raison, et Dieu sait que pendant sa traversée du désert, longue de deux décennies, il a connu des refus comme dramaturge alors qu'il n'avait pas d'accès à d'autres scènes que celles de quelques groupes d'amateurs, et comme narrateur qui devait payer pour ses éditions jusqu'aux années soixante, pratiquement. Bien moins d'obstacles ont pu venir à bout de bien de vocations. Pas de la sienne, bien sûr. De ce point de vue, rien en commun avec la brillante carrière de Roblès, encouragée très tôt par des critiques aussi prestigieux que Pierre-Henri Simon, par des appuis aussi solides que celui d'Albert Camus, et par de succès aussi retentissants et universels que celui

de sa pièce *Montserrat*, joué en 1948 à la fois à Paris et à Alger, et qui montera sur scène partout, du Japon en Afrique noire, dans les années qui suivirent.

Ce qui manquera toujours à Aub -cette santé à toute épreuve qui caractérise justement Roblès - aggravée par une sédentarité plus ou moins forcée par les circonstances- lui accordera généreusement le temps pour écrire, même dans ses années de prisons. Il ne pouvait qu'admirer Roblès, un homme de fer, qui voulut très jeune faire carrière dans la marine marchande, féru d'aviation au temps de ses origines héroïques et trempé dans les grandes aventures de la deuxième guerre, qui survivra à plus d'un grave accident. Un homme d'action comme ceux campés par André Malraux, par Ernest Hemingway. Dans les essais sur Roblès on souligne ce goût permanent pour l'aventure, ce besoin de parcourir le monde qu'il pourra satisfaire jusqu'à la fin. Son ami Albert Camus écrira sur lui, au sujet de sa trempe:

« L'Afrique commence aux Pyrénées. Voilà pourquoi Roblès est deux fois Algérien, unissant en lui, comme beaucoup d'entre nous, le sang espagnol et l'énergie berbère. On sait assez que cela donne une race d'hommes qui se sent mal à l'aise en métropole, mais devant qui, aussi bien, les métropolitains se sentent dans l'inconfort. De même manière, cela donne des oeuvres particulières qui s'inscrivent, bien sûr, dans la tradition française (Roblès, de ce point de vue, devrait reconnaître pour pères Maupassant et Flaubert) mais qui se distinguent aussi par un air de barbarie, parfois subtile, parfois sans apprêts. Il y a ainsi dans les oeuvres de Roblès une brutalité, une virilité ostensible, et surtout une générosité qui expliquent leur succès direct »(*Simoun*, 30, p 3).

Pas besoin, bien sûr, d'avoir vécu de pareilles aventures pour en faire de la littérature, et *El laberinto mágico* de Aub est là pour en témoigner, mais sur quelle frustration personnelle, alors que on lit dans son autobiographie, écrite au milieu des années 50: « Me preparé para el servicio militar. La mía fue la última quinta con sorteo, saqué buen número; de nada sirvió: me declararon inútil, por la miopía ». J'ai déjà signalé que cette volonté de service n'avait rien de contradictoire avec son anti-militarisme: elle était une manifestation comme tant d'autres, de sa volonté d'insertion dans son milieu d'adoption, tellement ancrée chez cette victime du déracinement.

L'amitié entre Roblès et Camus, pour qui Max Aub avait une admiration sans bornes, fut encore une raison pour se sentir attiré par lui.. En septembre 1957, tout en manifestant à quel point il jalouse les voyages de Roblès, qui vient de rentrer d'un séjour de trois mois au Japon, il lui dit: « Pienso en usted mucho más de lo que cree al ver el nombre de Argelia en los periódicos. No conozco a Camus, sé la gran amistad que les une. Si tiene usted ocasión ¿quiere darle un abrazo en mi nombre? » Trois années plus tard, en janvier 1960, Roblès lui écrira quelques lignes au sujet de la mort tragique de son ami en ces termes:

« Tu as su la mort absurde de Camus. L'émotion ici est loin d'être calmée, et en ce qui me concerne, j'ai été touché en plein coeur. Je l'aimais, je lui devait beaucoup. Hier, au cours d'une tournée de conférences dans le Midi et d'où je rentre il y a deux heures, je suis passé à Lourmarin, dans le petit cimetière enneigé qui contient sa tombe. La pluie, le mauvais temps, ont effiloché les bandes des couronnes. Celle des républicains espagnols, lettres d'étain sur étoffe violette, rappelle une fidélité émouvante. »

Maintenant, voici un éloge:

« Chez lui, ce qui nourrit l'homme et l'oeuvre, toujours salubre, et qui fait corps avec elle, comme avec son intensité dramatique, c'est cet accent de sincérité, ce naturel solide et ardent d'un écrivain, témoin et moraliste, un homme qui se bat pour l'honneur de l'homme, et dont la force surmonte le déterminisme et exalte la liberté. »

Et voici une définition: « C'était un homme de conviction, mais qui, en bon méditerranéen, plaçait la fidélité en amitié au-dessus des divergences politiques ». Ceux qui connaissent bien la vie et l'oeuvre de Max Aub sans doute l'y reconnaîtront aussi bien que dans le précédent éloge. Et pourtant, l'éloge autant que la définition ont été écrits pour Roblès<sup>31</sup>.

Voici, pour finir, ces derniers paroles du témoignage de Roblès en 1973:

Dentro de este polígrafo extraordinario, lo que domina y que quedará, con seguridad, a través de la evocación poderosa de nuestro Apocalipsis, es su confianza en nuestros más altos valores morales y su exaltación de la conciencia humana.

Québec, octobre 2002.

---

<sup>31</sup> Jean-Louis Depierris, « Quelques repères de géo-biographie » et Pierre Rivas « Liberté des mers » *Les Carnets de l'Exotisme*, 19-20, 1997, pp.27 et 55.